

# John Williams

# STONER

16

The years of the war <sup>malgré les brouilles</sup> blurred together, and Stoner went through them as he might have gone through <sup>idée d'une époque confuse</sup> a driving and nearly unendurable storm, his head down, his jaw locked, his mind fixed upon the next step and the next and the next. Yet for all his stoical endurance and his stolid movement through the days and weeks, he was an intensely divided <sup>double / partage</sup> man. One part of him recoiled in instinctive horror at the daily waste, the inundation of destruction and death that inexorably assaulted the mind and heart; once again he saw the faculty depleted, he saw the classrooms emptied of their young men, he saw the <sup>regards</sup> haunted looks upon those who remained behind, and saw in those looks the slow death of the heart, the bitter attrition of [feeling and care.] <sup>bienveillance / élan / tendresse ?</sup>

Yet another part of him was drawn intensely toward that very holocaust from which **Lu, aimé** He found within himself a capacity for violence he did not know he had: he yearned for involvement, he wished for [the taste of death,] the bitter joy of destruction, [the <sup>rythme</sup> par of blood.] He felt both shame and pride, and over it all a bitter disappointment, in himself and in the time and circumstances that made him possible. //

**Anna Gavalda**

le dilettante

o.o help!



John Williams

# *Stoner*

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anna Gavalda

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © le dilettante  
Ce texte a paru pour la première fois en 1965 sous le titre *Stoner*.

Copyright © 1965 by John Williams  
© le dilettante, 2011, pour la traduction française  
ISBN 978-2-84263-945-7

## I

William Stoner est entré à l'université du Missouri en 1910. Il avait dix-neuf ans. Huit ans plus tard, alors que la Première Guerre mondiale faisait rage, il obtient son doctorat et accepte un poste d'assistant dans cette même université où il continuera d'enseigner jusqu'à sa mort en 1956. Il ne s'est jamais hissé plus haut que le rang de maître de conférences et parmi ses élèves, rares sont ceux qui auront gardé un souvenir précis de lui après la fin de leurs études.

À sa mort, ses collègues firent don d'un manuscrit du Moyen Âge à la bibliothèque. On peut encore le trouver dans la réserve de livres rares précédé de ces mots : *Offert par ses collègues à la bibliothèque de l'université du Missouri en mémoire de William Stoner, département de littérature anglaise.*

Un étudiant qui tomberait par hasard sur son nom aujourd'hui pourrait, à la rigueur, se demander qui était cet homme, mais il n'est guère probable que sa curiosité le mène beaucoup plus loin. Ses collègues ne lui portaient aucune estime particulière de son vivant et le citent rarement à présent. Aux oreilles des plus âgés son nom sonne

comme un memento – Souviens-toi que tu mourras – et pour les plus jeunes, ce n'est rien. Rien d'autre qu'un son, n'évoquant ni figure du passé, ni exemple, ni modèle auquel ils auraient pu se référer.

★

Il était né en 1891 dans une petite ferme au cœur du Missouri près de Booneville, village situé à une soixantaine de kilomètres de Columbia où siégeait justement ladite université. Bien que ses parents fussent encore jeunes au moment de sa naissance – son père avait vingt-cinq ans, sa mère à peine vingt – Stoner, même quand il était enfant, les trouvait vieux. Il est vrai qu'à trente ans son père en paraissait vingt de plus. Brisé par le travail, il observait sans le moindre espoir l'ingrate parcelle de terre qui permettait à sa famille de survivre jusqu'à l'année suivante; quant à sa mère, elle acceptait son existence avec résignation. Tout cela n'était, et ne serait jamais rien d'autre, qu'un long moment à endurer... Ses yeux étaient pâles, voilés et les minuscules rides qui les enchâssaient semblaient d'autant plus profondes qu'elle plaquait toujours ses cheveux en arrière et les épinglait sur sa nuque en un petit chignon gris bien sévère.

D'aussi loin qu'il se souvienne, William Stoner avait des besognes à accomplir. À six ans, il trayait des vaches décharnées, portait leur pâtée aux cochons dans une cabane plantée au diable et ramassait les petits œufs d'une couvée misérable. Même quand il se mit à fréquenter la petite école de campagne qui se trouvait à une bonne douzaine de kilomètres de la ferme, sa journée débutait bien avant l'aube et s'achevait après la nuit tombée,

remplie qu'elle était en travaux et obligations de toutes sortes. À dix-sept ans déjà, il se tenait voûté.

C'était une famille solitaire dont il était l'unique enfant et qui tenait par la seule tyrannie du labeur. Chaque soir, ils s'installaient tous trois dans la cuisine autour de la lampe à pétrole et leurs regards s'abîmaient dans la contemplation de cette petite flamme. Bien souvent on n'entendait rien d'autre pendant cette heure de veillée entre le souper et le sommeil que la plainte d'une chaise grinçant sous le poids d'un corps épuisé ou les gémissements d'une maison hors d'âge.

La maison n'était qu'un carré rudimentaire dont les poutres usées, fatiguées, jamais peintes, faussaient les portes et fragilisaient le linteau du porche. Avec les années, l'ensemble avait pris la couleur de la terre sèche, soit une espèce de gris brun veiné de blanc. Il y avait, d'un côté, un salon tout en longueur et pauvrement meublé : quelques chaises, quelques tables en bois grossièrement taillé ainsi qu'une cuisine où la famille passait ensemble son peu de temps libre et, de l'autre, deux chambres avec, chacune, son petit lit à armature de fer émaillé blanc, sa lampe, sa chaise, sa table, sa cuvette et son broc. Le sol était couvert de grosses lattes de parquet brut mal équarries qui grinçaient, elles aussi, sous le poids des ans et où s'incrustait chaque jour une fine poussière que sa mère balayait inlassablement chaque matin.

À l'école, il s'acquitta de ses leçons comme autant de nouvelles corvées, à cela près qu'elles étaient moins fatigantes que celles de la ferme et, quand il quitta le lycée, au printemps 1910, il était prêt à reprendre le collier et à passer plus de temps dans les champs. Il lui

semblait qu'avec les années, son père était devenu plus lent et beaucoup moins vaillant qu'autrefois.

Mais un soir, dans la cuisine, alors qu'ils avaient passé tout le jour ensemble à sarcler du maïs, ce dernier attendit que leur couvert fût débarrassé et lui dit :

– Y a l'conseiller rural qu'est venu l'aut'semaine...

Le fils fixait la toile cirée à carreaux rouges et blancs. Il leva les yeux.

– Y dit qu'y z'ont une nouvelle école à l'université de Columbia... Faculté d'agriculture qu'y z'appellent ça... Y dit qu'tu d'vrais y aller... Qu'ça prend quatre ans...

– Quatre ans, répéta William, et... et il faut payer?

– Faudrait qu'tu travailles pour ce qui est d'ta chambre et d'la pension. Ta m'man elle a un cousin germain qu'habite par là-bas et qui pourrait t'prendre... Mais sûr que y aurait aussi les livres et pis d'autres choses en plus... Je pourrais t'envoyer deux ou trois dollars chaque mois.

William posa ses mains bien à plat sur la toile cirée qui brillait faiblement sous l'éclat de la lampe. Il n'était jamais allé plus loin que Booneville, à vingt-quatre kilomètres de là. Il déglutit pour tenter d'affermir sa voix :

– Et... et la ferme? Tu penses que tu pourrais t'en sortir tout seul?

– Ta mère et moi, on peut. J'planterai du blé que dans les dix hectares du haut. Ça s'ra toujours ça de moins en efforts...

Il regarda sa mère.

– M'man?

Elle répondit d'une voix blanche :

– Tu fais comme ton père dit.

– Vous voulez vraiment que j'y aille? reprit-il encore dans l'espoir d'être contredit. Vraiment?



Son père se cala sur sa chaise. Il observa ses gros doigts calleux et fissurés où la terre s'était si profondément incrustée que plus rien ne pourrait jamais l'en déloger. Il les croisa et joignit ses mains devant lui comme s'il s'apprêtait à prier.

— J'ai pour ainsi dire jamais eu d'instruction... continuait-il, toujours en regardant ses poings. J'ai commencé à travailler dans une ferme juste à la fin d'la primaire... Faut dire que je n'ai jamais trop bien accroché avec leur école quand j'étais gamin... Mais maintenant... J'sais pas... On dirait que la terre devient plus sèche et plus dure à travailler chaque année... Et pis qu'elle est moins bonne que d'mon temps... L'conseiller rural, y dit qu'y z'ont des idées nouvelles et des manières de s'y prendre autrement qu'y vous apprennent à l'université. Peut-être qu'il a raison... Souvent quand je suis dans les champs, eh ben j'y pense...

Il considéra de nouveau ses pognes en grimaçant puis secoua la tête :

— T'iras à leur université c't'automne. Ta m'man et moi, on s'en tir'ra.

Et ce fut là le plus long discours qu'il lui tint jamais. Le fils se rendit à Columbia au début du mois de septembre et s'inscrivit en première année de faculté, section agriculture.



Il arriva à Columbia vêtu d'un costume en grosse toile noire choisi dans le catalogue de Sears & Roebuck et payé avec l'argent que sa mère avait économisé sur la vente des œufs, un pardessus usé qui avait appartenu à son

père, le pantalon en serge bleue qu'il avait mis une fois par mois pour se rendre au temple méthodiste, deux chemises blanches, deux tenues de travail de rechange et vingt-cinq dollars en liquide empruntés à un voisin contre la prochaine récolte de blé. Ce matin-là, il partit à pied de Booneville où ses parents l'avaient déposé à l'aube avec la mule attelée à la bétailière.

Il faisait chaud et la route était poussiéreuse. Il avait marché près d'une heure déjà quand le conducteur d'un chariot de marchandises qui passait à sa hauteur lui proposa de monter. Il accepta et se hissa à ses côtés. Ses bas de pantalon avaient viré à l'ocre et son visage, déjà buriné, s'était couvert d'une sorte de croûte de poussière et de sueur mêlées. Il passa le reste du trajet à s'épousseter maladroitement et à passer ses mains dans ses cheveux rêches pour essayer d'en aplatir les épis.

Ils arrivèrent à Columbia en fin d'après-midi. Aux abords de la ville, le conducteur lui désigna un groupe de bâtiments à l'ombre de grands ormes.

– C'est votre université. C'est là que vous irez à l'école...

Après l'avoir salué, Stoner demeura interdit un long moment. Il n'avait jamais rien vu d'aussi imposant. Les bâtiments avaient été édifiés en pente douce au bout d'une immense étendue de gazon seulement interrompue, çà et là, par des allées en pierre et des massifs de fleurs. Bien sûr, il était ému et impressionné, mais il éprouva aussi un sentiment de paix, de sécurité, tel qu'il n'en avait encore jamais connu. Bien qu'il fût tard, il marcha un long moment à la lisière du campus et se contenta de l'admirer de loin comme s'il n'avait pas eu le droit de s'y aventurer.

La nuit était presque tombée quand il demanda à un passant la direction d'Ashland Gravel – chemin qui devait le mener à la ferme de Jim Foote, le cousin germain de sa mère pour lequel il était censé travailler – et la nuit était déjà tombée quand il rejoignit leur grande bâtisse blanche à deux étages. Il ne connaissait pas ces gens et se sentait un peu gêné d'arriver si tard.

Ils l'accueillirent d'un hochement de tête tout en le détaillant de haut en bas. Après un long moment pendant lequel Stoner s'était tenu bien mal à l'aise dans l'embrasure de la porte, Jim Foote le guida vers un petit salon triste et sombre surchargé de meubles et de tout un tas de bibelots.

Il resta debout.

– Déjà dîné? l'interrogea Foote.

– Non, monsieur.

Madame Foote lui fit un signe de l'index et s'éloigna en trotinant. Stoner la suivit à travers plusieurs pièces jusqu'à la cuisine où elle l'invita à s'asseoir. Elle posa devant lui une cruche de lait et plusieurs morceaux de pain au maïs. Il but le lait, mais, trop ému, ne put rien avaler.

Foote entra et se tint debout à côté de sa femme. C'était un homme petit, d'un mètre soixante-cinq environ, au visage mince et au nez pointu. Son épouse le dépassait d'une tête et était plutôt forte. Ses lèvres étaient pincées et une paire de lorgnons lui cachait les yeux. Tous deux ne le regardaient plus, ils le jugeaient.

– Soigner les bêtes, nourrir les cochons le matin, lâcha Foote brusquement.

Stoner lui jeta un regard vide.

– Pardon?

– C’est c’que t’auras à faire l’matin avant qu’t’aïlles à tes cours... Et pis l’soir tu remets ça, tu vas aux œufs et tu trais les vaches. Quand t’auras le temps, tu coupes du bois pour le poêle et l’week-end tu m’donnes la main pour tout ce que j’ai à faire...

– Oui, monsieur.

Ainsi en échange de neuf mois de pension, il nourrit et abreuva le bétail, porta leur pâtée aux cochons, ramassa des œufs, assura la traite et coupa du bois. Sans compter qu’il travaillait aussi dans les champs, assurait les labours, passait la herse, déterrait des souches (or la terre gelait dur en hiver) et battait le beurre de madame Foote pendant que cette dernière le surveillait de près en approuvant d’un sévère mouvement de tête les va-et-vient du battoir dans sa crème.

On l’avait relégué dans l’ancien débarras du haut et son mobilier se limitait à un lit en fer défoncé recouvert d’un mince matelas de plumes, d’une table cassée, d’une lampe à pétrole, d’une chaise bancale et d’une grosse caisse en bois qui lui servait de bureau. L’hiver, son unique source de chaleur était les reliquats de celle qui suintait des lattes du parquet. Il devait s’emmitoufler dans les couvertures déchirées et les édredons miteux auxquels il avait eu droit et était obligé de souffler sur ses mains quand il tournait les pages de ses livres pour ne pas risquer de les déchirer.

Il s’acquitta de son travail à l’université comme il s’acquittait de celui de la ferme – minutieusement, scrupuleusement, sans y prendre le moindre plaisir, mais sans angoisse non plus. À la fin de sa première année, la moyenne de ses notes était à peine inférieure à B. Il était content que ce ne fût pas moins et n’avait pas

aspiré à des résultats plus glorieux. Il avait conscience d'avoir engrangé quelque savoir, mais la seule chose qu'il retint vraiment, c'était qu'il pouvait continuer ainsi et se maintenir au même niveau l'année suivante.

Pendant l'été il retourna chez son père et aida aux moissons. Un jour que ce dernier lui demandait si ses études lui plaisaient, il répondit que ça allait. L'autre hocha la tête et n'en parla jamais plus.

C'est seulement en deuxième année que William Stoner comprit pourquoi il était venu à l'université.

Il y retourna donc et devint une silhouette familière du campus. Été comme hiver, il était vêtu de son unique costume noir, d'une chemise blanche et d'une fine cravate. Ses bras dépassaient de ses manches trop courtes et son pantalon tirebouchonnait. On aurait dit l'uniforme d'un autre, porté il y a bien longtemps.

Plus il travaillait, plus ses employeurs se laissaient vivre. Il veillait tard dans sa soupenette et travaillait dur. Inscrit en licence d'agro, il devait suivre deux enseignements principaux pendant le premier trimestre : une formation sur la chimie des sols et un autre cours – purement formel, celui-là – censé survoler l'ensemble de la littérature anglaise et qui était obligatoire pour tous les étudiants.

Au bout de quelques semaines, il eut du mal avec les cours de science. Tant de travail à fournir et tellement de choses à apprendre par cœur... Pourtant, son cours de chimie des sols l'intéressait. Jamais il n'aurait imaginé que ces mottes de terre brunâtre contre lesquelles il s'était tellement échiné pussent être autre chose que ce dont elles avaient l'air et il commençait à réaliser que tout ce qu'il était en train d'apprendre à leur sujet pourrait s'avérer très utile quand il rentrerait chez son père...

Les cours d'Introduction à la littérature, en revanche, le plongeaient dans un état de confusion inouï qui lui était extrêmement pénible.

Le professeur était un homme d'une cinquantaine d'années qui s'appelait Archer Sloane. Il venait à ses cours en arborant un petit air dédaigneux comme s'il percevait entre son savoir et ce qu'il pouvait en divulguer ici un gouffre tel qu'il n'était *même pas* envisageable de faire le moindre effort pour tenter de le combler. La plupart de ses élèves le craignaient et ne l'aimaient pas. Attitude à laquelle il répondait par une sorte d'ironie mordante. Il n'était pas particulièrement grand et son visage long et déjà fort ridé était toujours rasé de près. Et puis il avait cette manie de manifester son impatience en passant ses doigts dans sa tignasse grisonnante... Quand il s'exprimait, ses lèvres bougeaient à peine et sa voix était désespérément terne, mais ses longues mains ondulaient avec grâce et ardeur comme si elles cherchaient à donner aux mots, la force, le poids et toute la rondeur que son morne débit compromettait.

Loin de l'amphithéâtre, quand il s'échinait à la ferme ou s'abîmait les yeux sous une lumière faiblarde en étudiant dans sa mansarde aveugle, Stoner se surprenait souvent à penser à lui. Il avait peine à se remémorer le visage de ses autres professeurs ou à se souvenir de quoi que ce soit de particulier ayant attiré à leur enseignement, mais la personnalité d'Archer Sloane, sa voix cassante, la désinvolture teintée de mépris avec laquelle il commentait tel passage de *Beowulf* ou tel couplet de Chaucer, ne cessaient de le hanter.

Il réalisa qu'à la différence des autres matières, il était totalement incapable de s'en sortir en littérature. Bien

qu'il se souvînt des auteurs au programme, de leur œuvre, de leurs dates et de l'influence qu'ils avaient exercée, il faillit échouer à son premier examen et ne fit guère mieux au second. Il lut et relut les textes imposés avec tant d'insistance que ses résultats dans les autres disciplines commencèrent à en pâtir. Les mots qu'il lisait ne lui parlaient pas et il ne voyait pas trop à quoi tout cela pourrait bien lui servir...

En classe, il se raccrochait aux paroles prononcées par Sloane comme s'il cherchait derrière leur simple apparence, un indice, une clef vers ce monde qui lui résistait. Assis sur une chaise bien trop exiguë pour lui, il se tenait arc-bouté au-dessus de son pupitre en s'y cramponnant si fort que ses mains, pourtant brunies et épaissies par les travaux des champs, laissaient voir la pâleur de leurs articulations. Il se concentrait en fronçant les sourcils et en se mordillant la lèvre inférieure. Hélas, plus les élèves se donnaient du mal, plus le mépris de leur professeur devenait évident... Or, un jour, ce mépris se mua en colère et cette exaspération le prit lui, William Stoner, pour objet.

Ils venaient de lire deux pièces de Shakespeare et terminaient la semaine par l'étude de ses sonnets. Les élèves étaient tous déroutés, énervés, voire un peu effrayés par la tension qui montait des travées et par cette silhouette ramassée qui les observait depuis son estrade. Sloane venait de leur lire à voix haute le sonnet 73. Son regard sombre planait sur la salle et ses lèvres pincées esquissaient un sourire de mauvais augure.

– Que signifie ce sonnet? demanda-t-il tout à trac.

Puis il se tut et ses yeux fouillèrent l'assemblée avec une sorte de désespoir jouissif.

– Monsieur Wilbur?

Aucune réponse.

– Monsieur Schmidt ?

Quelqu'un toussa.

Sloane dirigea alors son regard noir vers Stoner.

– Monsieur Stoner, que signifie ce poème ?

Ce dernier déglutit et essaya d'ouvrir la bouche.

– C'est un sonnet, monsieur Stoner ! reprit-il sèchement, une composition poétique de quatorze vers assemblés selon une forme précise que vous aurez retenue, je n'en doute point. Il est rédigé en anglais, langue que vous parlez, si je ne m'abuse, depuis quelques années déjà, et son auteur s'appelle William Shakespeare. Un poète mort, je vous l'accorde, mais qui a, cependant, la faiblesse de compter un peu aux yeux de quelques-uns...

Il continua de le dévisager un moment puis son regard se voila et se mit à fixer un point au fond de la classe qui n'existait pas.

Sans plus se soucier de son recueil il redit le poème et sa voix se fit plus douce, plus profonde, comme s'il était devenu, l'espace d'un instant, l'incarnation même de ces mots, de leur rythme et de leur sonorité :

*That time of year thou mayst in me behold  
When yellow leaves, or none, or few, do hang  
Upon those boughs which shake against the cold,  
Bare ruin'd choirs, where late the sweet birds sang.  
In me thou see'st the twilight of such day  
As after sunset fadeth in the west ;  
Which by and by black night doth take away,  
Death's second self, that seals up all in rest.  
In me thou see'st the glowing of such fire  
That on the ashes of his youth doth lie,*



*As the death-bed whereon it must expire,  
Consumed with that which it was nourisht by.  
This thou perceivest, which makes thy love more strong,  
To love that well which thou must leave ere long.<sup>1</sup>*

Un raclement de gorge troubla le silence. Sloane répéta ces vers, mais d'une voix plate, éteinte, la sienne :

– Et ce que tu contemples renforcera ton amour afin d'aimer mieux encore ce que bientôt tu vas perdre...

Sloane s'adressa de nouveau à Stoner et lui demanda, d'une voix cassante :

– Monsieur Stoner, monsieur Shakespeare s'adresse à vous à travers trois siècles. L'entendez-vous ?

William Stoner réalisa qu'il avait cessé de respirer. Il expira lentement et sentit, à mesure que ses poumons se vidaient, le frôlement de ses vêtements sur sa peau. Il quitta Sloane des yeux et se mit à regarder tout autour de lui. Depuis les fenêtres, des rais de lumière descendaient en biais sur les visages de ses camarades et cette

---

<sup>1</sup> *Contemple en moi ce moment de l'année,  
Quand les feuilles d'automne – peut-être aucune, ou alors si peu,  
Se balancent à des rameaux qui tremblent dans le froid,  
Ce chœur nu et désolé où de mignons oiseaux chantaient autrefois.  
Vois en moi le crépuscule d'une telle journée,  
Comme lorsque le soleil s'évanouit à l'ouest ;  
Peu à peu emporté au loin par la nuit noire  
Cet autre visage de la mort qui scelle le repos de tous.  
Vois en moi le flamboiement d'une telle ferveur,  
Qui danse sur les cendres de sa jeunesse,  
Avant de s'éteindre sur ce même lit,  
Justement consumé par l'ardeur de ce qui l'avait nourri.  
Et ce que tu contemples renforcera ton amour,  
Afin d'aimer mieux encore ce que bientôt tu vas perdre.*

clarté semblait émaner d'eux pour s'en aller contrer les ténèbres. Un étudiant clignait des yeux... Une ombre légère s'était posée sur la joue d'un autre dont le duvet était encore tout emmiellé de soleil... Il prit conscience que ses mains, toujours cramponnées à son bureau, étaient en train de relâcher leur étau. Il les tourna, les observa, s'émerveilla de les découvrir si hâlées et admira la façon parfaite qu'avaient les ongles de s'ajuster au bout de ses doigts pourtant si grossiers. Enfin, il réalisa qu'il pouvait sentir, sans jamais le voir, son sang irriguer ses milliers de veines et infimes vaisseaux avant de s'élancer – course incertaine, délicate – du bout de ses phalanges à l'ensemble de son corps.

Sloane reprit la parole :

– Que vous dit-il, monsieur Stoner? Que signifie ce sonnet?

À contrecœur, Stoner leva les yeux vers celui qui l'interrogeait. Il esquissa un geste.

– Il veut dire que... Son regard se perdit de nouveau. Il signifie que...

Il ne put terminer sa phrase.

Sloane le regarda d'une façon étrange puis hocha brusquement la tête et annonça que le cours était terminé. Les ignorant tous, il tourna les talons et quitta les lieux.

L'autre n'était plus là. Il ne voyait plus ses camarades ni ne les entendit se lever dans un murmure de protestation puis quitter la salle de classe en traînant les pieds. Après leur départ, il resta immobile pendant de longues minutes. Le regard fixe, perdu dans la contemplation d'une latte de parquet au vernis usé et patinée par les incessantes allées et venues de générations d'étudiants qu'il ne verrait jamais, qu'il ne connaîtrait pas et dont il ne saurait jamais

rien... Il fit glisser ses propres pieds sur le sol, attentif aux raclements secs et à la rugosité du bois sous ses semelles de cuir. Ensuite il se leva à son tour et sortit lentement.

C'était la fin de l'automne. Un petit froid piquant s'engouffrait sous ses vêtements. Il regarda les arbres et admira leurs branches noueuses qui dessinaient de grandes arabesques sur un fond de ciel pâle. Des jeunes gens qui traversaient le campus à grandes enjambées pour rejoindre leurs cours le frôlèrent en passant. Il entendait le murmure de leurs voix et le claquement de leurs talons sur les dalles de pierre. Il observait leurs visages, rougis par le froid, inclinés sous les assauts d'une brise légère. Il les regardait avec curiosité, comme s'il ne les avait jamais remarqués auparavant et se sentit à la fois très proche et très différent d'eux.

Ce sentiment ne le quitta pas. Il s'y réchauffa tandis qu'il se hâtait vers le cours suivant et s'y cramponna tandis qu'il écoutait l'exposé de son professeur en chimie des sols et qu'il prenait en note ce ronronnement monocorde – toutes ces choses étranges qui devaient être consignées dans des cahiers puis apprises bêtement selon une routine qui, encore maintenant, lui semblait aberrante...

Au cours du deuxième trimestre, William Stoner abandonna les cours de sciences et mit fin à son cursus d'agronomie. Il s'inscrivit à un cycle d'introduction à la philosophie, à un cours d'histoire ancienne et à deux autres de littérature anglaise.

L'été suivant, il retourna chez ses parents, travailla à la ferme, aida aux récoltes et ne fit jamais la moindre allusion à ses études.

Beaucoup plus vieux, il se souviendrait de ces deux premières années comme d'un temps suspendu et vécu par un autre que lui. Une époque qui n'avait pas suivi le cours tranquille auquel il avait été habitué depuis, mais une série d'ajustements et de faux départs. Un patchwork de différentes périodes liées les unes aux autres et qui n'avaient jamais rien eu en commun. Il avait l'impression d'être hors du temps et sa vie, alors, n'était qu'une succession de petites saynètes plus ou moins réussies dont il était demeuré simple spectateur.

Chose tout à fait nouvelle, il devint conscient de son image. Il lui arrivait de se regarder dans un miroir, de scruter ce long visage coiffé d'une crinière châtain, de toucher ses pommettes saillantes, d'aviser ces longs poignets qui n'en finissaient pas de dépasser des manches de son manteau et il se demandait s'il paraissait aussi pathétiquement ridicule aux yeux des autres qu'il l'était aux siens...

Il n'avait aucun projet d'avenir et personne à qui il aurait pu confier son désarroi. Il continuait de trimer chez les Foote en échange du gîte et du couvert, seulement il n'était plus aussi corvéable. Il se tenait à la disposition de Jim et Serena trois heures par jour et une demi-journée pendant le week-end ; le reste de sa vie lui appartenait.

Il passait un peu de ce temps libre dans son galetas tout en haut de la maison de ses cousins, mais le plus souvent, quand ses cours étaient terminés et qu'il était débarrassé des corvées de la ferme, il retournait sur le campus. Il lui arrivait, le soir, de déambuler le long des coursives parmi des couples qui s'y promenaient en conversant à voix